

Le transfert. Le vrai, le faux et l'illusion véridique

Élyse Michon

Volume 29, numéro 1, 2020

L'empire du faux : première partie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1070639ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1070639ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Santé mentale et société

ISSN

1192-1412 (imprimé)

1911-4656 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michon, É. (2020). Le transfert. Le vrai, le faux et l'illusion véridique. *Filigrane*, 29(1), 49–65. <https://doi.org/10.7202/1070639ar>

Résumé de l'article

Ce texte met en question le caractère de véracité des sentiments transférentiels et en particulier l'amour de transfert, en déployant deux conceptions de l'inconscient et de ce qui induit le transfert, soit celle de Freud et celle de Laplanche. Ces conceptions qui ne s'excluent pas mettent l'accent sur ce qui vient de l'analysant et ce qui vient de l'analyste. Vrai et faux, les phénomènes transférentiels appartiennent à la réalité psychique, c'est-à-dire le noyau dur de l'inconscient. La position de pouvoir de l'analyste doit d'autant être neutralisée que ce qui émane de son inconscient en tant que signifiants énigmatiques reproduit la situation de séduction originaire. Répondre au transfert est une forme d'abus de pouvoir, alors que l'exigence éthique est d'« en » répondre, et non pas d'« y » répondre; répondre donc de ce qui est en train de se passer, répondre de ce qui est interprétable, et ce tout autant quand on se trouve dans des situations apparemment non sexualisées, quand on a affaire au vide maternel, ou encore à la haine, à la destruction ou au négatif sous toutes ses formes, silencieuses ou non.



Le transfert. Le vrai, le faux et l'illusion véridique

Élyse Michon

Résumé : Ce texte met en question le caractère de véracité des sentiments transférentiels et en particulier l'amour de transfert, en déployant deux conceptions de l'inconscient et de ce qui induit le transfert, soit celle de Freud et celle de Laplanche. Ces conceptions qui ne s'excluent pas mettent l'accent sur ce qui vient de l'analysant et ce qui vient de l'analyste. Vrai et faux, les phénomènes transférentiels appartiennent à la réalité psychique, c'est-à-dire le noyau dur de l'inconscient. La position de pouvoir de l'analyste doit d'autant être neutralisée que ce qui émane de son inconscient en tant que signifiants énigmatiques reproduit la situation de séduction originare. Répondre au transfert est une forme d'abus de pouvoir, alors que l'exigence éthique est d'« en » répondre, et non pas d'« y » répondre ; répondre donc de ce qui est en train de se passer, répondre de ce qui est interprétable, et ce tout autant quand on se trouve dans des situations apparemment non sexualisées, quand on a affaire au vide maternel, ou encore à la haine, à la destruction ou au négatif sous toutes ses formes, silencieuses ou non.

Mots clés : transfert ; réalité psychique ; éthique, abus de pouvoir ; posture analytique.

Abstract : This paper questions the truth value of transference feelings and transference love in particular, by using two conceptions of the unconscious and of what induces transference, namely that of Freud and that of Laplanche. These conceptions, which are not mutually exclusive, emphasize what comes from the analysand and what comes from the analyst. True and false, the transference phenomena belongs to the psychic reality, i.e. the core of the unconscious. The analyst's position of power must be all the more neutralized as what emanates from his unconscious as enigmatic signifiers reproduces the situation of original seduction. Answering to the transference is a form of abuse of power whereas the ethical conduct demands that I answer *for* what is happening and what is interpretable and not *to* it; and this is also called for when one finds oneself in apparently non-sexualized situations, when one is dealing with a maternal void, or in hatred, destruction and the negative in all its forms, silent or not.

Key words : transference; psychic reality; ethical, abuse of power; analytical stance.

Quand je sortirai de ce pays vieux
Que sont mes naufrages
Quand je rentrerai dans ce pays neuf
Qui est ton visage

Alors, je fermerai les yeux
 Et je réveillerais
 Mes équipages
 Mes longs voyages
 FÉLIX LECLERC. *Mes longs voyages*

Se prononcer comme psychanalyste sur le Faux n'est pas sans susciter quelques angoisses d'imposture. Non tellement parce qu'on m'y prendrait à essayer de dire le vrai sur le faux, mais surtout parce qu'en exerçant l'un des métiers que Freud dit « impossibles » étant donné l'extrême difficulté de se mettre au service de ce qui ne veut pas se faire entendre, d'écouter de la façon la moins naturelle du monde pour entendre l'inconciliable, me voici donc exerçant un métier qui, s'il n'est pas toujours impossible, m'amène néanmoins à occuper une position qui n'est jamais acquise une fois pour toutes, toujours fuyante, toujours résistante, à bas bruit ou de façon plus criarde. De la sorte, psychanalyste, jamais je ne le suis complètement, et encore moins... en vérité.

Parmi tout ce qui vient mettre l'analyste en question régulièrement, le transfert a sûrement la première place. Le transfert me désigne justement une place, que ce soit celle de savante ou d'ignorante, de toute-puissante ou d'impuissante, de sadique ou de bienveillante – ajoutez toutes les figures que vous voudrez, elles existent toujours avec leur contraire ou leur démenti, et ce avec le même patient ou avec un autre qui le suit. J'ai pensé un temps que j'avais choisi ce métier parce qu'il me permettait de ne pas être moi, qu'il m'en dispensait, et me permettait de me cacher derrière toutes ces imagos projetées. Mais c'était un leurre puisque finalement on n'échappe pas si facilement à ce que l'on est et encore moins à ce qu'on ne sait pas que l'on est. En outre, mon illusion tenait à une conception du transfert qui se refusait à reconnaître l'apport de l'analyste dans le déclenchement des phénomènes transférentiels. C'est cette conception du transfert que j'aimerais déployer dans ce texte en tentant de voir comment se pose la question de ce qui est vrai et de ce qui est faux dans ce ou ces phénomènes. Par exemple, l'amour de transfert est-il un vrai amour? Freud dès le départ parle de « fausses connexions » au sujet du transfert (Freud, 1895). Et l'amour, lui, est-il toujours du transfert?

Nous examinerons donc la question du transfert, élément essentiel et constitutif de la scène analytique, au regard de la question des catégories du vrai, du faux et du vraisemblable. À quelle aire de la réalité appartiennent les émois et motions transférentiels? Réalité objective ou subjective? Réalité

psychologique, matérielle ou psychique? Réalité transitionnelle ou illusion créatrice?

Dérapage

Dans une vie parallèle à ma vie de psychanalyste, de par mes fonctions de formatrice en déontologie, il m'est donné de lire des jugements sur toutes sortes de situations portées à l'attention des conseils de discipline des ordres professionnels et notamment au sujet de plaintes pour sorties de cadre, transgressions et inconduites à caractère sexuel. On y lit une foule de formulations diverses, notamment dans les avis des experts, mais aussi dans les jugements rédigés par ces conseils. Au Québec, pour tous les professionnels, règne une politique de tolérance zéro quant aux relations sexuelles avec un(e) client(e) durant la relation professionnelle, et même après pour le psychothérapeute, puisque pour celui-ci la relation professionnelle ne s'arrête pas avec les interventions. Pour appuyer cette tolérance zéro, des amendements récents au Code des professions¹ imposent maintenant automatiquement cinq ans de radiation comme sanction de base pour inconduite sexuelle. Toutefois, le législateur a laissé aux intimés (accusés) la possibilité d'invoquer des circonstances atténuantes et a laissé au conseil de discipline concerné le pouvoir discrétionnaire de réduire cette sanction en fonction des circonstances.

Dans de tels jugements, on peut lire que, quand un thérapeute abuse de son pouvoir pour avoir, à partir de la relation professionnelle, une relation personnelle amoureuse ou sexuelle avec son ou sa client(e) ou patient(e), il est coupable d'avoir trahi la confiance du public, d'avoir abusé de celle du client ou de la cliente, et ce en s'appuyant sur la reconnaissance des phénomènes de transfert². Dans d'autres jugements, il arrive par ailleurs qu'on invoque et qu'on reconnaisse comme circonstance atténuante le « noble amour » ou plus spécifiquement « l'amour véritable ». Dans de tels cas, la sanction est réduite³.

En somme, les conseils de discipline jugent qu'il y a une circonstance atténuante quand la relation dure et que les deux protagonistes font vie commune: il s'agirait alors de « l'amour véritable » et la suspension de l'ordre est réduite. J'aimerais faire une recherche plus approfondie à cet effet, mais à vue de nez il me semble qu'on invoque plus souvent l'amour véritable quand le professionnel est une femme et le client un homme... mais pas que. Ce thème serait à creuser, car c'est un sujet en soi. Cela dit, la logique des conseils de discipline en est une de protection du public. Il s'agit là de

sa seule mission. Le praticien qui fait vie commune avec son client ou sa cliente, souvent depuis des années, représente un moindre risque pour le public que celui qui agit à répétition et ne reconnaît d'aucune façon le tort causé à l'autre.

Cependant, ce qui m'intéresse comme psychanalyste à cet égard est la question de savoir comment il est possible de passer de l'idée de transfert (qui inclut l'idée de fausses connexions) à l'idée d'un amour vrai. Pourquoi serait-on dans un cas en présence de sentiments qui s'adressent à quelqu'un d'autre que le thérapeute, avec erreur sur la personne, et, dans l'autre, en présence de sentiments réciproques et véridiques. Sommes-nous alors soudainement sortis du transfert? Où faut-il tracer la ligne entre le transfert amoureux et le véritable amour?

De façon phénoménologique, le législateur situe l'amour véritable dans l'après-coup : la durée de la relation, l'installation dans une vie commune, fait du transfert un véritable amour ! Cela n'empêche pas des histoires d'horreur lorsqu'il y a rupture ensuite, et ce même des décennies plus tard⁴. À l'inverse, lorsque le Conseil considère qu'il y a transfert, il considère plutôt l'« avant-coup » pour ainsi dire, soit ce qui vient avant, en amont. On reconnaît les phénomènes transférentiels dans toutes les relations professionnelles, de par l'asymétrie des positions ou de par la vulnérabilité du client ou du patient. Avoir une inconduite sexuelle durant la relation professionnelle est reconnu comme un abus de pouvoir. Néanmoins, à mes yeux, cela n'a rien à voir avec la vulnérabilité psychologique du client. On peut concevoir la situation de pouvoir simplement à partir du fait que, dès qu'un professionnel met une plaque sur sa porte et annonce « Venez à moi ; j'ai un savoir » (un savoir supposé bien entendu, et même un savoir *qu'on n'a pas*), se crée une position asymétrique, position qui fonctionne comme un appel au transfert, indépendamment de la vulnérabilité du client. Quoi qu'il en soit, c'est un abus de pouvoir que d'obtenir des faveurs sexuelles (comme toute autre faveur d'ailleurs) à partir de cette position.

La psychanalyse soutient d'autant plus cette idée d'un abus de pouvoir que le transfert est induit par la situation analytique, que ce sentiment « amoureux » est une répétition, une mise en acte de ce qui n'est pas mémorisable. De sorte qu'y répondre – ce que j'appelle avec Laplanche (1994) « répondre à », c'est-à-dire répondre au contenu, satisfaire la demande manifeste, la rendre d'actualité au sens d'une mise en acte, plutôt que de « répondre de », c'est-à-dire d'interpréter et de trouver le sens de la demande – représente une déviation, un égarement, un dévoiement de ce qu'on a nous-même (ou

la situation) attiré, induit. En raison de l'asymétrie des positions, il n'y a pas de liberté de consentement à ces mises en acte. La position de pouvoir fait que l'autre n'est pas libre. En outre il n'y a pas de consentement éclairé, car l'agir occulte les déterminismes inconscients sous-jacents à ces émois transférentiels (Marzano, 2006).

Ma question. Le transfert : vrais sentiments ou fausses connexions ?

On oppose donc d'un côté le transfert – qui devient un abus de pouvoir dès lors que l'on y répond – et, de l'autre, l'amour véritable et noble. Le transfert serait-il donc un faux amour ? Je souhaiterais creuser la question de la rencontre du faux et du vrai. Où se rejoignent-ils dans notre pratique et en quoi l'espace intermédiaire leur permet-il d'exister en même temps ? En quoi le transfert se tiendrait-il du côté du faux et *en même temps* inévitablement du côté du vrai ? Et en quoi y répondre (dans le sens de « répondre à ») serait-il une forme d'abus de pouvoir, alors que mon exigence éthique est d'en répondre, de répondre de ce qui est en train de se passer, répondre de ce qui est interprétable et, *in petto*, de ce qui est interprétation pour l'analyste (comme cela ressort du cas de Solange ci-dessous) ?

Quand on choisit l'approche analytique, on choisit de considérer une position éthique de base par laquelle on tentera d'écouter autrement et de suspendre le désir d'influencer l'autre en utilisant le transfert, puisqu'il est activé par la situation analytique et me met en position de pouvoir. D'où la neutralité, l'abstinence, la non-réponse qui est refus de se prendre pour Dieu et de « savoir » à la place de l'autre, y compris de savoir ce qu'il en est de ses affects et de ses sentiments. En fait, ce dont je veux parler, c'est des sirènes de la séduction, et ce qu'on se trouve dans des situations apparemment non sexualisées, qu'on ait affaire au vide maternel, ou encore à la haine, à la destruction ou au négatif sous toutes ses formes, silencieuses ou non. Je tenterai donc de mettre en évidence deux conceptions du transfert qui ne s'excluent pas nécessairement mais qui mettent l'accent, l'une sur le patient et sa vulnérabilité et l'autre sur l'analyste et sa position de pouvoir.

Le transfert chez Freud

Dès les *Études sur l'hystérie*, Freud décrit le transfert en disant : « Le désir actuel se trouve rattaché, par une compulsion associative, à ma personne, évidemment passée au premier plan des préoccupations de ma malade. Il s'agit alors d'une mésalliance, d'un faux rapport. » (Freud, 1895, p. 245 ; nous soulignons) Il y a doublement faux rapport : faux rapport temporel par l'affect présent identique au passé, et faux rapport du côté de la personne. Il y a

donc déplacement, qui est le sens premier du transfert. À ce stade des *Études sur l'hystérie*, on peut utiliser la formule de Neyraut : « Le transfert est un quiproquo à contretemps » (Neyraut, 1974, p. 131) ou encore, pourrait-on dire, un amour *déplacé*...

Du côté des *Observations sur l'amour de transfert*, Freud dit : « Les seuls obstacles vraiment sérieux se rencontrent dans le maniement du transfert. » (Freud, 1915, p. 116) Il attribue le retard pris à considérer cette question du transfert amoureux à la « loi de la discrétion médicale ». Ainsi ce serait la confidentialité qui aurait joué contre la recherche, mais au bout du compte aussi... contre le respect des frontières ? (Il y aurait toute une réflexion à faire sur la question de la confidentialité en analyse. Considérer une confidentialité absolue, même au-dessus des lois de la vie civile, n'est-ce pas donner à l'analyste la position de Dieu, ou encore faire disparaître tout tiers, le seul désir de l'analyste faisant alors la loi ?)

Je cite Freud qui, dans un premier temps, comme s'il pensait à voix haute, élabore :

Lorsqu'une patiente en vient à s'éprendre de son médecin, celui-ci pense qu'il n'y a que deux solutions possibles, l'une, plus rare, où les circonstances permettent l'union durable et légitime des deux intéressés, l'autre, plus fréquente, suivant laquelle le médecin et la patiente se séparent et abandonnent la tâche entreprise qui aurait dû amener la guérison, comme s'ils étaient victimes des éléments. On peut évidemment imaginer une troisième solution, compatible avec la poursuite du traitement et qui serait l'établissement de nœuds illégitimes, non destinés à rester éternels ; mais ce déroulement est rendu impossible tant par la morale bourgeoise que par la dignité médicale. [...] Il est clair que le psychanalyste doit envisager les choses sous un tout autre aspect. (Freud, 1915, p. 117)

Qu'est-ce que ces nœuds illégitimes dans l'esprit de Freud ; des nœuds virtuels, temporaires, qui seraient agis, bien que compatibles avec la suite du traitement... ? Que pouvait-il bien avoir en tête ? Finalement, Freud trouve l'issue en indiquant que l'analyste doit considérer que « l'amour de la patiente est déterminé par la situation analytique, et non par les attraits personnels dont il peut se targuer, qu'il n'a aucune raison de s'enorgueillir de cette "conquête" comme on l'appellerait en dehors de l'analyse », et même qu'il doit se méfier d'un « contre-transfert peut-être possible » (c'est la première occurrence de cette expression !) (Freud, 1915, p. 118).

Et, parlant de la patiente qui ne veut plus associer et ne plus parler que de son amour dont elle réclame la réciprocité, Freud ajoute: « Tout se passe comme si quelque comédie eût été soudainement interrompue par un événement réel, par exemple comme lorsque le feu éclate pendant une représentation théâtrale. » (Freud, 1915, p. 119) On était ainsi dans une *représentation*, jusqu'à ce qu'une situation se *présente* et vienne interrompre la représentation. Ce ne sont pas des mots anodins. L'idée de représentation théâtrale évoque l'illusion du spectacle, le faux, alors que le « feu » transférentiel serait le « vrai » qui vient menacer la situation. Manifestation de la résistance, dit Freud, son amour existait depuis longtemps déjà, mais c'est maintenant que la résistance commence à l'utiliser contre l'analyse et mettre l'analyste en fâcheuse position.

« [...] il ne faut en aucun cas se départir de l'indifférence que l'on avait conquise en tenant de court le contre-transfert » (p. 122) ; il faut « refuser⁵ » à la patiente ce qu'elle réclame. Le traitement doit se pratiquer dans l'abstinence, recommande-t-il. Les forces mobilisées par et dans le transfert se trouvent diminuées par les semblants de satisfaction. Traduire en actes, reproduire dans la vie réelle ce dont le ou la patient(e) devrait seulement se ressouvenir empêche de se maintenir sur le terrain psychique et détruirait l'influence du traitement analytique. En ce qui concerne l'analyse, satisfaire le besoin d'amour de la malade est aussi désastreux et aventureux que de l'étouffer.

Freud propose donc de traiter l'amour de transfert comme quelque chose d'irréel (de faux?), comme une situation qu'on traverse forcément au cours du traitement et que l'on doit ramener à ses origines inconscientes. Il propose divers arguments à servir à la patiente sur le rôle indiscutable que joue la résistance dans cet « amour », en insistant sur le fait que rien dans la situation présente ne le justifie. Mais ces arguments représentent-ils la vérité, se demande-t-il plus loin, comme s'il y avait là subterfuge ou expédient: « L'amour qui se manifeste dans le transfert ne mérite-t-il pas d'être considéré comme un *amour véritable*? » (p. 126; nous soulignons) Voilà! La question est posée.

Freud considère alors que toute la vérité n'a pas été dite à la patiente. Le rôle que joue la résistance dans l'amour de transfert est indéniable, cependant ce n'est pas elle qui a créé cet amour; elle le trouve déjà installé, l'exploite et en aggrave les manifestations. L'*authenticité* du phénomène n'est pas non plus entamée par la résistance, mais est une réédition de faits anciens, une répétition de réactions infantiles, et « *c'est là le propre même de tout amour*

et il n'en existe pas qui n'ait son prototype dans l'enfance» (p. 127; nous soulignons). Le facteur déterminant infantile confère justement à l'amour son caractère compulsif et frisant le pathologique. L'amour de transfert est peut-être un degré moins libre que l'amour survenant dans la vie ordinaire et réputée normale.

En résumé, «rien ne nous permet de dénier à l'état amoureux qui apparaît au cours de l'analyse le caractère d'un amour "véritable"» (p. 127; nous soulignons). Sauf que... le praticien doit tenir compte que: *a*) c'est lui qui a déclenché cet amour et ne doit donc en aucune façon en tirer un profit personnel; *b*) le consentement de la patiente ne peut rien y changer et toute la responsabilité pèse sur lui seul (fiduciaire); et *c*) la patiente, du fait des fixations infantiles, se trouve dans l'impossibilité de disposer librement de sa faculté d'aimer, jusqu'à ce qu'elle puisse rapatrier ses désirs mis en fiducie auprès de lui.

Je pourrais poursuivre avec *Dora* ou *L'homme aux rats*, ou encore avec d'autres écrits de *La technique psychanalytique*, mais ils n'apporteraient rien de plus pour l'instant pour ce qui est de déposer l'aspect de «déplacement» du transfert, déplacement de quelque chose de réel dans une situation particulière. Et jusqu'à présent, tout cela repose sur ce que le patient apporte dans sa besace et qui, bien que vrai, n'aurait rien à voir avec l'analyste...

Le transfert avec Laplanche

Le transfert n'est pas né avec la psychanalyse nous rappelle Laplanche (1987), mais le génie de Freud a été d'inventer une méthode qui permet d'observer et d'analyser ces phénomènes qu'il n'a pas «découverts» mais qu'il a théorisés. Ce qui est premier pour Freud n'est pas la théorie mais la méthode, un procédé d'investigation de l'inconscient.

Laplanche se démarque de la position dite «classique», exemplaire d'une position que nous avons tous tenue à un moment ou à un autre de notre carrière ou d'une analyse, car elle est la plus confortable, à savoir celle selon laquelle le transfert serait «déréel» (faux!), l'interprétation devant alors servir à ramener la réalité. Il s'agit dans cette conception de «faire constater au moi raisonnable du patient qu'il répète le passé au lieu de s'ajuster au présent», comme le conçoit un Lagache dans *Le problème du transfert* (1980, p. 87). Cette conception est attachée à l'idée d'un inconscient composé de souvenirs refoulés, oubliés, de rejets du refoulement secondaire, rejets qui profiteront de la situation analytique pour faire irruption comme ils peuvent le faire dans la vie de tous les jours, comme le transfert fait lui-même

irruption dans toutes les relations asymétriques telles que celles entre professeur et élève, entre soignant et patient, entre curé et fidèle, etc. Dans cette conception l'analyste est toutefois disculpé de toute responsabilité dans le gonflement de la névrose de transfert et le patient cherchera à se remémorer ce qui est oublié/refoulé par un déplacement dans la situation analytique. Il y a erreur sur la personne, fausse connexion, malentendu, qu'il s'agit de rectifier par l'interprétation et peut-être même par la pédagogie.

Pour Laplanche, l'inconscient ne serait pas un réservoir de souvenirs et de représentations qui seraient passées par la conscience d'abord, mais « *le dépôt inconscient de ce vécu infantile*; un dépôt qui serait infiniment plus hétérogène au vécu que ne l'est le simple souvenir, et qui résulte d'un processus infiniment plus déformant » (1987, p. 103; nous soulignons), et pas seulement d'un processus de mémorisation. Il faut presque entendre « dépôt » ici au sens concret du terme. Ce qu'il veut désigner, c'est ce qu'on appelle la réalité psychique, qui est l'objet spécifique de l'investigation psychanalytique.

Chez Freud, on trouve référence à la réalité psychique autant comme tout ce qui est psychique – imagination, réalité du psychique et du psychisme, appartenance psychologique d'une personne, réalité psychologique ou subjective – que comme tout ce qui dans le psychique joue comme un corps étranger, c'est-à-dire la réalité de l'Inconscient, réalité chosique de l'Inconscient, qui serait en définitive l'objet spécifique de l'acte analytique.

Pour Laplanche, ce sont les messages émis par l'inconscient de l'adulte, c'est-à-dire par la sexualité infantile et inconsciente de l'adulte, et ce à son insu, qui soumettent l'enfant à un effort de traduction qui n'est pas toujours à sa portée. Il y arrivera en partie, mais ce qui ne pourra être traduit viendra faire la composition de l'inconscient par le refoulement originaire, donc en constituant un Inconscient radicalement clivé. (Soit la réalité psychique au sens du noyau dur, au sens de ce psychique qui serait réalité, qui serait chose et qui agit.) Autrement dit, pour Laplanche il n'y a pas d'inconscient avant le conscient, et l'inconscient est individuel, tout cela en tenant compte de la *préséance de l'autre* (l'autre est premier) dans l'instauration de cet inconscient premier, clivé, originaire. Ces objets non traduits, implantés, deviendront « objets sources de la pulsion » et feront pression pour se relier et venir se tricoter là où on ne l'attend pas... dont dans les phénomènes transférentiels.

Comment s'y prend-on dans l'analyse pour y avoir accès? S'installe d'abord la *situation analytique*: d'abord le *setting* (cadre spatio-temporel et honoraires), ensuite la règle fondamentale et enfin les « refusements » de

l'analyste – sa neutralité. Ce sont les règles de fonctionnement pour que ça « fonctionne ». La méthode, c'est la neutralité qui sert à mettre sur le même plan fantasme et réalité, les associations poursuivies sans trancher sur leur nature, pour laisser venir les idées incidentes subites.

Avec le *setting* et la méthode de cette écoute particulière, on crée, dit Laplanche, ce qu'il appelle un « baquet », disons, pour faire vite, un contenant qui délimite un espace où, bien qu'on puisse penser qu'il va départager intérieur/extérieur, réel/irréel, vrai/faux, les fait au contraire exister en même temps dans un espace intermédiaire où il ne sera pas exigé de trancher. D'ailleurs, l'analyse n'a aucune fonction, ni moyens, afin de comparer les catégories de réel et d'imaginaire. Elle suspend méthodologiquement toute décision pour savoir si ce qui est dit est de l'ordre de la vérité ou du mensonge, du vrai ou du faux. L'effet économique sera de favoriser l'émergence d'un autre système de force.

Dans l'inconscient il n'y a pas d'indice de réalité, entendons-nous souvent. Ce n'est pas pour dire que dans l'inconscient on est dans l'irréel mais plutôt que la question de la réalité ne se pose pas. Et en fait il n'y a pas non plus dans l'inconscient d'indice d'irréalité. L'écoute égale n'est pas réduction à l'illusoire : « Le rapport réel/fictif dans l'analyse n'est pas d'opposition ni d'exclusion. C'est une relativation de leur opposition aux seules fins de déceler leurs mouvements de gravitation autour d'un tiers domaine : celui de la réalité psychique. » (Laplanche, 1987, p. 122)

De plus il importe de noter le fait que la situation analytique « produit » le transfert par reproduction structurelle des conditions de surgissement du sexuel en tant que ce corps étranger, à savoir qu'il y a là reproduction de la situation de l'infans face aux contenus énigmatiques de l'inconscient de l'adulte, de l'autre. Et donc dans la cure la neutralité renvoie au traumatisme de l'énigme et l'interprétation reproduit le discours symbolisant de l'adulte. Dans ce *setting* qui permet la réinstauration de la situation de séduction originaires, il est de la première importance de tenir à cette neutralité, de *refuser* de se mettre dans la position d'expert ayant les réponses sur l'autre.

La recommandation d'indifférence ne veut pas dire non plus : pas d'empathie. Il ne s'agit pas tant d'opposer indifférence à empathie que, comme dirait Neyraut, d'avoir une écoute libre, un intérêt égal, mise à plat essentielle à l'application de la méthode pour entendre l'inouï.

Il n'existe pas d'écoute neutre, il n'existe pas d'écoute « désintéressée », il n'existe qu'une écoute libre, et libre pour autant qu'elle sait d'avance

s'intéresser et se désintéresser dans le même moment. Il n'existe pas non plus d'écoute sans identification et sans «dessaisie de l'identification». L'identification doit s'entendre ici aussi bien au degré global d'une compréhension «sur la base de points communs» qui d'ailleurs peuvent être inconscients, qu'à celui pour l'analyste, d'être «identifié» à tel objet désirable ou haïssable. (Neyraut, 1974, p. 23)

La neutralité n'est pas simple neutralisation par stérilisation d'un champ opératoire pour mettre en évidence quelque chose qui ne serait pas contaminé ou qui sans cela serait masqué ou passerait inaperçu. La neutralité a une fonction positive en regard de la production du transfert. La neutralité vient aussi du refus de savoir. Refuser le savoir c'est se refuser le savoir en tant que quelque chose qu'on a ou pas, qui ne peut pas se transmettre (comme le savoir sexuel du parent vis-à-vis de l'enfant). Car c'est là le vrai scandale de la transgression: il n'en va pas d'un simple agir sexuel, mais du fait de se présenter comme *sachant la vérité* sur le désir de l'autre – la position du pervers. Le thérapeute qui agit (transgression), qui ne se refuse pas à l'autre, est comme un abuseur d'enfant.

Résumons-nous

Le transfert est un phénomène universel de la vie, un phénomène spontané dans l'analyse avec le psy comme avec le dentiste, le professeur, le prêtre, etc. Dans la situation analytique telle que définie par son cadre et son *setting*, le transfert est induit, provoqué par la situation analytique et par l'analyste. On y est aux prises avec l'obligation de suspendre la question de ce qui est fictif ou réel, puisqu'il n'y a ni indice de réalité ni indice d'irréalité dans l'inconscient. On y est aux prises avec du langage et du non-langage, avec un dire qui fait et un faire qui veut dire quelque chose, et on y est aux prises avec la reprise de l'instauration du sexuel face au présexuel qui vient exclure l'adaptatif. Il faut aussi souligner que le transfert, ce n'est pas tant ce que le patient dit de moi ou ce qu'il dit de ce qu'il ressent consciemment à mon sujet. C'est ce qu'il me *fait*, ce qu'il met *en acte* à son insu par son dire. Les verbalisations transférentielles conscientes sont à traiter comme des souvenirs-écrans par rapport au noyau dur de l'inconscient. Elles peuvent dire le contraire de ce qu'elles croient dire. Même chose pour le contre-transfert: ce n'est pas tant ce que je pense ou ressens au sujet de mon patient mais ce que je peux agir à mon insu qui est en cause dans la situation de séduction de base. Le transfert comme le contre-transfert sont par définition inconscients.

Comme l'adulte auquel fait face l'infans, l'analyste est porteur d'un inconscient qui lui échappe et qui émet des messages à son insu, messages que le patient va tenter d'interpréter.

Gantheret et sa note en bas de page

Il y a des années maintenant que je traîne une note en bas de page comme un Graal ou comme la petite chose que je suis la seule à avoir vue ou à partager avec l'auteur ! Dans *L'impensable maternel et les fondements maternels du penser*, Gantheret (1984) tente de distinguer ce qu'il en est « du maternel » comme substance et « du père » comme ponctuation, discontinuité. Le maternel comme substance porte dans son être sémantique l'idée du diffus, de l'indivis, du support omniprésent du tissu conjonctif. Dans l'analyse, c'est ce à l'intérieur de quoi on parle (le maternel), le fond sur lequel apparaissent les objets par opposition à ce à partir de quoi on parle (le père).

Après deux ou trois exemples de sa pratique, il en vient à exposer le cas de cette jeune femme qui vient lui parler du fait que son analyste, dans un moment où l'analyse lui permettait de montrer davantage une dépression larvée et au moment où elle lui faisait part d'une profonde tristesse, s'est assis près d'elle sur le divan et entreprit ensuite une « séance de pelotage » et de lui montrer ce qu'il en était « de son *vrai* désir » ! L'analyste hésitait semble-t-il entre interprétations et agirs, et la patiente en sortit confuse, avec le sentiment « que ce n'était plus le même ». Un second entretien permit à Gantheret de comprendre à quoi se reliait, pour cette femme, ce « ce n'est plus le même » – ou plutôt « plus la même » puisqu'il sera question de la perte du soutien maternel dans son histoire et de comment la mère ne fut « plus la même », plus du tout.

« Une problématique de la castration, une problématique œdipienne mettant en jeu pénis du père et corps de la mère, ne peut être abordée, et élaborée, que si le flux métonymique du corps maternel, enveloppe et soutien de l'analyse, n'en est pas d'emblée rompu. » (Gantheret, 1984, p. 236) Et c'est ici que Gantheret a senti le besoin de mettre cette note en bas de page :

J'ajouterai à propos de cet exemple et de quelques autres du même ordre, que c'est très souvent à partir d'une telle dépression, devant l'horreur d'une défaillance du maternel, que l'analyste est poussé à un passage à l'acte sexuel : la sexualité prenant là une forme proprement addictive. (Gantheret, 1984, p. 236)

Et j'ajouterais : la sexualité se présente alors comme *substance*, comme drogue. On passe du psychique au physique, on ne peut plus représenter ce qui se présente, on en fait de l'acte.

La pensée analytique se tient et ne peut se tenir que dans ce mouvement qui sans cesse tente de parcourir l'écart entre le mensonge fondamental de toute mise en signes, et l'opacité radicale du réel. [...] Ce paradoxe, je l'éprouve en toute analyse et sous la forme suivante : d'être celui qui dit en substance [!] : « joue, tant que tu veux, et surtout que tu peux, laisse se dire l'amour et la haine, rien de catastrophique n'arrivera, l'analyse sera toujours là autour de ton jeu. Même ta crainte de la catastrophe peut y trouver sa place. » Et en même temps : qu'il y a une réalité effective de cette haine et de cet amour, que j'y réagis par de la haine et de l'amour, qui ne sont en rien artificiels, ni anodins. (Gantheret, 1984, p. 240)

... ce à quoi les dérapages dont j'ai parlé au début font violence, en ce qu'ils font arriver la catastrophe appréhendée et souvent redoublent la catastrophe passée.

Solange et le membre manquant

Quand le transfert me prend pour quelqu'un d'autre, facile de montrer l'illusion, le faux, mais quand le transfert s'empare de quelque chose qui m'est propre, ce n'est pas pour autant du non-inventé, du non-transfert. En reconnaître le noyau, l'atome crochu, sans prendre des vessies pour des lanternes et rester à distance malgré tout, voilà tout notre art.

Difficile de trouver un exemple de sa pratique à exposer dans la ville où l'on pratique. J'ai choisi comme illustration de ce qui est ici souligné un exemple de la pratique d'un collègue. Et pas n'importe quel cas, un cas où il y eut un geste qui aurait pu porter à confusion. Je me permets de l'utiliser parce que cet exemple permet très bien de faire ressortir ce qu'on ne peut que rarement toucher du doigt – c'est le cas de le dire –, à savoir quand le signifiant inconscient de l'un opère une séduction sur la psyché de l'autre et l'oblige à réagir, à tenter d'obtenir une traduction. Cet exemple est d'autant plus précieux qu'il nous permettra de mettre ce geste interprétatif en opposition avec les sorties de cadre, transgressions et conduites sexuelles du début.

Solange est un exemple clinique donné par Dominique Scarfone d'abord dans *Suite lunaire* (2006) et repris dans son rapport du Congrès des

psychanalystes de langue française de 2014 sur l'actuel, intitulé *L'impassé, actualité de l'inconscient*. Il s'agit d'une patiente dont l'analyse s'est généralement déroulée sous le signe du travail « bien tempéré » où l'analyste conserve sa capacité de penser, et l'analysante ses mouvements transférentiels se mouvant entre rêves, symptômes, souvenirs, perlaboration. À l'approche des vacances d'été et dès que les dates en sont annoncées, l'analysante devient insomniaque, d'une insomnie rebelle à toute intervention, tant celles de l'analyste qu'à la médication prescrite par son médecin. Une partie de l'analyse avait déjà tenté de délier les représentations en lien avec un père vécu comme incestueux avec ses demandes à sa fille de lui réchauffer le moignon du membre amputé, alors qu'une imago maternelle demeurait dangereuse parce que perçue comme pouvant devenir menace de vengeance contre la petite fille « œdipienne excitée ».

Mais, cette fois, aucun lien avec les figures déjà développées ne parvient à fournir du matériel, d'autant que, ne dormant plus, la patiente ne rêve plus et même se vit comme ne pouvant plus penser, littéralement. Agitée, elle fait les cent pas dans le bureau, se rallonge, se relève, et fait sentir son immense détresse. De plus elle menace de tout casser si on ne fait rien et, voilà l'essentiel, elle réclame « qu'on fasse quelque chose ! » Difficile de penser dans ces circonstances. Il viendra à l'analyste après un long temps de lui dire « Je ne ferai que ceci, mais ceci je peux le faire si cela peut vous soulager », et il avança son bras pour mettre sa main sur son front. La patiente s'est calmée, et dans le silence partagé, dans la présence *présentifiée*, trouva un soulagement qui lui permit de retrouver le sommeil et de pouvoir quitter pour les vacances.

L'intérêt de cet exemple est que l'analyste, bien que sachant qu'il partageait avec la patiente l'expérience de la proximité d'un parent amputé et de sa prothèse rejetée (pour Scarfone il s'agissait de son grand-père ayant perdu un bras à la guerre), jamais il n'y avait pensé jusque-là. Ce n'est qu'après-coup qu'il a pu élaborer comment ce geste s'est avéré symbolisant et porteur de la tentative de retrouver la capacité de penser, comme si le bras allongé avait représenté le « membre manquant » qui leur était commun. L'élaboration de Scarfone est encore plus riche, vous vous en doutez, d'autant qu'il vient soutenir son élaboration sur l'*impassé* et l'actuel dans ses deux formes, ce dont je ne ferai pas état ici.

Mais je veux m'en servir pour souligner que, dans les cas d'inconduite sexuelle dont j'ai parlé plus haut et dans mon expérience de travail avec des femmes qui ont été abusées par un professeur, un thérapeute ou un

médecin, y compris un analyste, *souvent un abus dans l'enfance agit comme noyau dur*, corps étranger de la réalité psychique ne demandant que le tribut de la répétition aveugle. Voilà pourquoi il est si dommageable, voire criminel quand un thérapeute passe à l'acte, au lieu de rester dans la réalité psychique. Ici le geste de Scarfone est peut-être à mettre en lien avec, chez la patiente, le non-élaboré de l'introumission incestueuse qui venait du père (demander qu'on lui réchauffe le moignon) et donc pas juste dans l'excitation coupable de la petite fille œdipienne, faisant pression pour que l'analyste répète la situation d'abus, ce qu'il a pu éviter par un toucher symbolisant plutôt que par un acte destructeur, et *surtout par la parole qui dit l'interdit en même temps*. Ce qui importe dans cet exemple n'est pas qu'il s'agit d'un geste mais bien d'une parole qui dit surtout « Je ne ferai que... » Sans compter qu'on peut comprendre la réaction massive de la patiente à l'absence annoncée comme une réaction à la mère absente qui ne voit pas la séduction du père, la mère de l'inceste en creux (Bigras, 1983). L'analyste est sommé d'agir, de *faire* quelque chose – situation extrême mais exemplaire de ce qu'est tout le temps le vrai (!) transfert, soit une sommation à agir par un « dites oui à ce que je dis, confirmez-moi, voyez ce que je veux dire, comprenez, empathisez avec moi ! »

Conclusion

Pour répondre à la question de la véracité ou de la fausseté du transfert, il nous a fallu entre autres distinguer réalité psychique et réalité psychologique (et réalité matérielle), et comprendre qu'une aire intermédiaire ou une aire de l'illusion permet de maintenir le paradoxe du vrai et faux, du réel et de l'irréel, de l'actuel et du passé, du sexuel et du présexuel. C'est précisément là que le vraisemblable a son importance.

Quant au véritable amour, il est aussi du transfert – n'en déplaise aux romantiques –, mais un transfert qui se déploie d'égal à égal – du moins on le souhaite. S'il se déprend de l'illusion première, il peut prendre le parti du lien, lien qui ne sera jamais complètement comblant, mais qui dans une dépressivité est cependant tolérable de part et d'autre.

Répondre au transfert (réponse dont j'ai évoqué plus haut la forme la plus spectaculaire qu'est l'inconduite sexuelle) reste un danger omniprésent en filigrane, à savoir le danger de répondre « d'ego à ego », de répondre à l'affect comme s'il disait le vrai lui aussi, ou de répondre aux demandes de réassurances narcissiques qui sont tout autant des paroles-actes, des pressions à *faire*, qui nous *font* quelque chose.

Le meilleur rempart, bien sûr, est l'analyse de l'analyste, mais aussi la méthode, la plus géniale découverte de Freud : écouter en mettant tout sur le même plan pour entendre le noyau dur de ce qui n'est pas représenté, pas représentable autrement. Ne pas « répondre à », pour entendre. L'enjeu est de reculer le plus possible le moment de répondre, non pas pour être sadique, mais pour se donner une chance d'entendre autrement le noyau dur et pouvoir « répondre de », ce qui est l'essence même de la responsabilité de l'analyste pour l'autre.

Élyse Michon
elysemichon@videotron.ca

Notes

1. Voir par exemple le Projet de loi n° 98 (*Loi modifiant diverses lois concernant principalement l'admission aux professions et la gouvernance du système*) de juin 2017.
2. Voir les jugements de la Cour suprême *Norberg c Wynrib*, [1992] 2 RCS 226 et de la Cour d'appel du Québec *Saint-Laurent c Hétu*, [1993] CanLII 4380 qui consacrent le rôle de fiduciaire du soignant entre autres en invoquant le transfert.
3. Dans un cas comme dans l'autre, on demandera au professionnel, au moment où il sera autorisé à redemander son permis, de faire valoir ce qu'il a mis en place pour se prémunir contre la récidive, par exemple une supervision, une thérapie ou une formation sur le transfert et le contre-transfert.
4. Comme pour les victimes d'abus sexuels dans l'enfance, et ce n'est pas sans lien, cesser de s'identifier à l'agresseur et prendre conscience de l'abus peut prendre des années; c'est pour cette raison que le législateur a modifié de 3 à 30 ans la prescription au Code civil, avant de l'abolir en 2020.
5. « Refuser » se traduit en anglais par « frustrer » (*deny*), éludant le sens allemand de *se refuser à soi, se refuser à l'autre*.

Références

- Bigras, J. (1983). Les figures de la mère. *Patio*, 1, 45-57.
- Freud, S. (1895). *Études sur l'hystérie*. Paris: Presses universitaires de France, 1981.
- Freud, S. (1915). Observations sur l'amour de transfert. Dans *La technique psychanalytique* (p. 116-130). Paris: Presses universitaires de France, 1972.
- Gantheret, F. (1984). L'impensable maternel et les fondements maternels du penser. Dans *Incertitude d'Éros* (p. 219-245). Paris: Gallimard, 1984.
- Lagache, D. (1980). Le problème du transfert. Dans *Le transfert et autres travaux psychanalytiques. Œuvres III* (p. 1-114). Paris: Presses universitaires de France.
- Laplanche, J. (1987). *Problématiques V. Le baquet. Transcendance du transfert*. Paris: Presses universitaires de France, 2015.
- Laplanche, J. (1994). Responsabilité et réponse. Dans *Entre séduction et inspiration: l'homme* (p. 147-172). Paris: Presses universitaires de France, 1999.
- Marzano, M. (2006). *Je consens donc je suis*. Paris: Presses universitaires de France.
- Norberg c Wynrib*, [1992] 2 RCS 226. <https://scc-csc.lexum.com/scc-csc/scc-csc/fr/item/893/index.do>

- Neyraut, M. (1974). *Le transfert*. Paris: Presses universitaires de France, 1980.
- Saint-Laurent c Hétu*, [1993] CanLII 4380 (QC CA). <http://t.soquij.ca/Nm7f5>
- Scarfone, D. (2006). Suite lunaire. Dans *Quartiers aux rues sans nom* (p. 19-42). Paris: De l'Olivier, 2012.
- Scarfone, D. (2014). L'impassé, actualité de l'inconscient. *Revue française de psychanalyse*, 5 (78), 1357-1428.